

Lettre ouverte aux Schaerbeekoïses pas racistes ! Mais...

Par Yvonne Somadosi (*)

Madame, Monsieur,

Vous habitez Schaerbeek. Vous avez écrit ou téléphoné à votre bourgmestre : « Monsieur Nols... Les étrangers de notre commune sont vraiment trop dégueulasses. Pourquoi, en ces temps de crise et de chômage, les tolère-t-on encore en Belgique ? »

Autrement dit, pourquoi ne leur assène-t-on pas : « Ne bronche pas hors du panier, Francesco, Ahmed ou Pedro, sinon c'est le renvoi à la casa, la casbah ou dans ton Rabat. » Oh, que c'est sympa !

Je n'habite pas « 1030 Bruxelles ». Mais je me mêle tout de même de ce qui me regarde. Je suis étrangère. A première vue, on ne le dirait pas. Je suis, à la longue, devenue « un bon sauvage », une fille presque tout à fait civilisée. Ma peau n'est pas huileuse. Je me lave. Quand je prépare ma tambouille, ça ne fleure pas l'ail jusqu'au rond-point. Et je passe même ma poubelle à l'eau de Javel (- Tiens, c'est ridicule, ça ! Arrête ! Les éboueurs sont turcs).

Etrangère, oui. Italiana 100 p.c. Avec, circonstance accablante, la chance, le plaisir d'exercer un métier que j'adore. Dans un pays que j'adore : le vôtre. Autant le confesser tout de suite, ce n'est pas la tartine d'un Belge que je chipe chaque jour à midi dans l'agence de pub qui m'emploie. C'est carrément un gros sandwich rôti moutardé et beurré que je m'envoie.

Pas à me plaindre, non. Pourtant, pourtant quand j'entends aboyer des « les émigrés bâillonnés ou renvoyés », je crève. Je crève secrètement. Et je « sens » la poignée de corde d'une valise en carton me scier les doigts. Je rage « en dedans » Parce que je me souviens...

Ma toute petite enfance. Le début des années 50. A Pont-de-Loup, en plein Pays noir. Avec la mamma, les grands frères, la grande sœur. Et un grand homme qui a pour moi, accorte luronne de 4 ans, les plus beaux yeux de la terre. Ce type, c'est mon père. Le secret de son maquillage-yeux-toujours-ourlés est signé « Ricilnoir. Puits n°9 ». Un fard qui ne part jamais. Et sous ce regard, on s'aime, bien serrés, à six, dans un deux-pièces sans électricité.

Un matin, le grand homme est étendu en costume bleu marine sur l'unique grand lit de l'unique chambre. On me dit qu'il est subitement parti au paradis. Mais Angelo, mon papa, n'est pas mort dans les règles pourtant bien spécifiées dans le formulaire vert. Il n'en fera jamais d'autres ! Il est décédé juste avant d'avoir atteint le taux de silicose requis pour laisser une pension à sa veuve. Dix-sept ans de mine. Mais des poumons atteints à moitié. Juste assez pour étouffer. Pas pour que la mamma puisse « toucher ».

Je me souviens.

Pendant douze ans, ma mère se lèvera à 4h30 chaque matin. Cinq kilomètres à pied pour aller travailler. Mais une fois encore vous allez être déçus, chers amis schaerbeekoïses. Ce n'est pas un travail bien propre. Il s'agit de trier le charbon « en surface » de la mine. Aïe, aïe, aïe ! encore de la poussière ! Partout, je vous dis. Et vite, vite, penchée neuf heures de suite sur un transporteur, il faut séparer les pierres des bons morceaux de charbon. Une surveillante vous encourage derrière le dos. Le garde vous tombe, lui, sur le dos quand la cadence baisse. Fainéante. Et l'hygiène dans tout ça ?

Bêêê ! Des ongles en deuil. Un cou gris isabelle au sunlight, toujours rebelle. Et ce n'est plus des mains qu'elle a, Costantina, c'est des grosses pattes gonflées, striées, creusées de ravins noirs. Toujours visibles aujourd'hui. On peut visiter.

Je me souviens. Sortons nos kleenex. Moi, mes frangins, occupés à tirer la langue sur les six cents Franchimontois, autour d'une table éclairée au pétrole. Tu rigoles, c'est sous-Dickens ? Non, c'est en 1955. Personne pour faire réciter ou corriger. La mamma dont les petits billets régalaient le boulanger : « - Monsiù, 2 pen siouplé, merci. », ignore tout des valeureux Liégeois. Ce qu'elle sait, c'est qu'elle doit vite terminer de lessiver à la main sinon demain les voisines parleront au propriétaire : - Ah ! C'est une couche-tard, Costantina ! Je l'ai entendue pomper de l'eau jusqu'à 11 heures hier soir.

Je me souviens. De mille petits détails encore. Mais, s'il vous plaît, rappelez-vous aussi. Le travail que votre gouvernement nous a offert et que nos parents étaient bien contents d'avoir trouvé, c'est vrai, répugnait, répugne encore aux Belges. Il nous valait, nous vaut encore, le tutoiement condescendant qui vous place directement trois échelons plus bas que votre interlocuteur. Pardon ? C'est un tutoiement gentil ? Pourquoi ne tutoyez-vous jamais un Parisien, un Anglais, les employés de la CEE, pourtant étrangers de la tête aux pieds ? Sidérée, je suis.

Comment... mais comment peut-on, en 1980, garder un tel esprit de frontières, de castes, se sculpter une telle peau d'éléphant ? Comment peut-on juger sans pitié Ahmed qui « préfère » le mouton égorgé à vos steaks bien pelés et aseptisés ? Comment peut-on accuser Maria qui... ne fait pas « son » samedi, ignore l'usage de la raclette et se mouche dans sa serviette ?

Si vous saviez combien vos habitudes à vous sont aussi bizarres à nos yeux. La ménagère belge, championne du blanc de blanc, frotte, nettoie, en force, en biceps, en huile de bras. Le trottoir, la façade, l'appui de fenêtre, la rue et les wouah-wouah. – Attention, Albert, tes pieds ! Mon salon est aspiré !

Chez vous, on pourrait manger par terre. Chez « eux », chez moi, on bouffe sur la table ou avec les doigts mais y a plein de grains de folie qui volent dans l'air. Comment ? J'exagère ? Vous êtes propres, sans plus... et j'en remets ? Mais vous, en nous traitant de crasseux, qu'avez-vous fait ?

Madame, monsieur, allez voir et revoir « Palin et Chocolat ». Remplacez votre balayage par une séance de cinéma. Ouvrez les mirettes. Et admettez que si vous avez eu la chance de voir le jour en Belgique, vous n'en avez aucun mérite. C'est le hasard qui vous a fait naître du « bon côté » des Alpes, du Bosphore, au nord de la Méditerranée et des Pyrénées.

Pour arriver à nos supporter (l'affreux mot !) l'un l'autre, il me semble, je pense qu'il nous faut une solide dose d'indulgence. Et de l'humour à pleines draches. Cette époque est si dramatique qu'il faut arranger les petits drames sans en faire un. Je ne vois personnellement qu'une seule mesure à prendre d'extrême urgence : agrandir, élargir, abattre nos portes. Je parle de celles du cœur.

Yvonne Somadossi

(*) Etrangère